

partout où ils vont on leur est hostile ; jamais on ne leur donne du premier coup, quand on consent à les leur donner, ce qui est rare, les renseignements qu'ils demandent ; à Arabicht plus qu'ailleurs ils sont détestés, je parle en connaissance de cause, fit-il en souriant : la seule personne qu'ils puissent interroger afin de savoir quelle route vous avez prise, est le señor Miguel Carnero, patron du Tambo de la " Morced, " n'est-ce pas ?

— En effet, lui seul peut donner des renseignements exacts sur nous.

— Ce qu'il se gardera bien de faire.

— Je le crois.

— Moi, j'en suis certain ; quand même il ne tiendrait pas à vous rendre service, sa haine contre les alguazils l'engagerait tout naturellement à les tromper ; il les lancera, après bien des tergiversations, sur une fausse piste ; probablement il les enverra à Todos Santos, c'est-à-dire qu'il les fera retourner sur leurs pas sans qu'ils s'en doutent.

— Je l'admets, mais à Todos Santos ?

— On leur dira, après bien des pourparlers inutiles, qu'on ne vous a pas aperçu ? Ils comprendront qu'on les a trompés.

— Vous voyez bien ?

— Seigneurie, de Arabicht à Todos Santos, il faut une heure, autant pour revenir, calculez maintenant le temps perdu à se renseigner, et vous reconnaîtrez que ce ne sont pas deux heures, mais trois, que nous avons d'avance sur eux.

— C'est vrai, j'en conviens ; approchons-nous de la montagne ? on ne voit rien sous ce couvert.

— Bientôt, nous allons commencer à en gravir les pentes, Seigneurie, et les pentes de la Sierra de los Tepahanos sont rudes de toutes les façons ; vous vous en apercevrez bientôt.

— Les routes sont mauvaises ?

— S'il n'y avait que cela, ce ne serait rien, Seigneurie.

— Bon ! qu'avons-nous donc à redouter de plus ?

— Les fauves de toutes sortes, à deux pieds et à quatre pattes ; mais les premiers sont les plus redoutables.

— Que voulez-vous dire ?

— Depuis plus d'un mois, tous les sentiers de la Sierra sont gardés par les Cortacaminos.

— J'ai entendu souvent parler de ces bandits ; sont-ils véritablement aussi redoutables qu'on le prétend ?

— Beaucoup plus, Seigneurie, ils ont des ramifications partout : ici ils sont les maîtres.

— Alors nous allons nous jeter dans la gueule du loup ?

— Pas tout à fait, je l'espère : je les connais, souvent je leur ai fourni des renseignements et des avertissements précieux ; vous le savez, Seigneurie, de bandit à contrebandier. il n'y a que la main : peut-être par considération pour moi vous laisseront-ils passer ; d'ailleurs vous êtes proscrits, ce qui pour eux est une sérieuse considération, une garantie.

— Mais, s'ils refusent ?

— Alors nous n'aurons plus que deux choses à faire.

— Voyons.

— Ou l'un payer rançon.

— Jamais ; je suis généreux, mais je ne consentirai jamais à être rançonné.

— Alors, bataille !

— Bataille, soit.

— Permettez-moi de vous faire observer qu'ils sont nombreux ; que nous ne sommes que trois et que de plus nous avons une dame avec nous.

— C'est vrai ; murmura tristement don Luis.

— Ne vous occupez pas de moi, dit dona Mercedes de sa voix douce et harmonieuse, jamais, quoi qu'il arrive, je ne tomberai vivante entre les mains des alguazils ou dans celles des bandits ; j'ai des armes, je saurai me défendre et mourir s'il le faut. Luis, souvenez-vous de votre promesse !

— Mercedes ! songez que vous êtes tout pour moi.

— C'est pour cela qu'il faut nous défendre, dit-elle avec énergie.

— Vous avez raison, senora, dit le contrebandier, mieux vaut se faire tuer bravement que de tomber aux mains de misérables sans pitié et qui n'ont ni foi ni loi.

— A la bonne heure ! s'écria-t-elle, nous nous défendrons, je le veux.

— Soit ; dit don Luis avec une sombre résolution, et malheur à ceux qui essayeront de nous barrer le passage.

— Je ne demande pas mieux que de brûler de la poudre, reprit le contrebandier, êtes-vous bien armés ? quant à moi j'ai deux bons revolvers à six coups et ma carabine, sans compter mon lasso, mon couteau et mon machete : treize coups à tirer sans recharger ce qui est quelque chose.

Don Luis sourit.

— En effet c'est quelque chose, dit-il ; dona Mercedes, ma femme, a quatre revolvers à six coups, deux à la ceinture, deux dans les fontes de sa selle, de plus un poignard.

— Oh ! oh ! vingt-quatre coups de feu.

— Tout autant, répondit dona Mercedes avec un doux sourire, et grâce à la prévoyance de mon mari, je sais me servir de ces armes, dont j'ai depuis longtemps l'habitude.

— Alors nous sommes non pas trois, mais quatre, dit gaiement le contrebandier.

— Mais oui, fit la jeune femme sur le même ton.

— Mon serviteur et moi, reprit don Luis, sans compter les armes blanches, nous avons chacun vingt-six coups de feu à tirer sans avoir besoin de recharger.

— Sangre de Cristo ! voilà qui change singulièrement la question ! s'écria le contrebandier ; cela nous fait un total de quatre-vingt-neuf coups de feu à tirer sans recharger ; c'est un armement formidable, je me fais fort de passer à travers une armée avec cela !

— Done, bataille ! s'écria gaiement la jeune femme.

— Bataille, répétèrent les trois hommes.

— Pardon, Seigneurie, ajouta Cuchillo respectueusement, nous ne sommes pas quatre, mais cinq.

— Que veux-tu dire, gargon ? lui demanda don Luis d'un ton de bonne humeur, car l'énumération de ses forces et la résolution de dona Mercedes lui avaient rendu toute sa gaieté.

— Votre Seigneurie oublie notre brave Diamant, qui à lui seul vaut quatre hommes.

— C'est vrai, dit don Luis en riant, vous le verrez à l'œuvre, Aramburi, il est admirablement dressé et possède une force et un courage de lion.

— Je m'en doute, Seigneurie, je n'ai jamais vu un aussi bel animal ; les chiens de mon pays, accoutumés à combattre l'ours dans les Pyrénées, et dont la réputation est universelle, ne sauraient lui être comparés : il ressemble à ces énormes chiens du mont Saint-Bernard, qui vont sauver les malheureux enfouis dans les neiges.

— Vous ne vous trompez pas, Aramburi, Diamant appartient effectivement à cette race précieuse ; sa mère était une